

QUELQUES REMARQUES SUR LE PERSONNAGE
ET LE ROLE HISTORIQUE DE MOHAMMED 'ABDILLE HASSAN

par Pierre RONDOT*.

Mohammed 'Abdillé Hassan ** (1864-1920), surnommé « the Mad Mullah » par les Britanniques qui le combattirent durant vingt ans, est le plus souvent désigné comme « le mahdi de Somalie » (1). Dans le pays même, la mémoire du *sayyed* Ina 'Abdillé Hassan (correspondant à l'arabe « Ibn 'Abdallah, fils d'Abdallah ») est vénérée comme celle du précurseur du nationalisme somalien ; et le meilleur historien contemporain de la Somalie, M. I. M. Lewis, n'hésite pas à parler du « mouvement national qu'il s'est senti appelé à inspirer » (2).

Mais la notion du madhisme, sur laquelle nous reviendrons ci-après, comporte dans l'Islam, et surtout dans l'Islam sunnite, maintes ambiguïtés ; d'autre part, les concepts de nation et de nationalisme ne se sont introduits qu'assez récemment, sous l'influence de l'Occident, chez les peuples orientaux et africains.

Certaines analogies avec le soulèvement mahdiste du Soudan, survenu peu auparavant,

et qui a certainement frappé l'esprit du « Mad Mullah », ont sans doute conduit en l'occurrence à admettre une sorte de parallélisme. Mais l'examen, même le plus sommaire, des faits, conduit, nous semble-t-il, à douter que des interprétations aussi tranchées puissent exactement s'appliquer à la carrière de ce prédicateur et guerrier de l'Islam est-africain.

*Formation et affiliations spirituelles
de Mohammed 'Abdillé Hassan*

Mohammed 'Abdillé Hassan naît dans un milieu rural, dont la vie musulmane est inspirée par la mystique populaire des confréries ; sa formation procède de ces influences islamiques particulières, qui le rendent plus sensible aux premières manifestations de la présence religieuse et politique de l'Occident ; il œuvre dans ce milieu tribal et, sous l'effet de ces préoccupations de restauration religieuse, il y puise ses sentiments et ses moyens d'action, et les circonstances le mettent en conflit avec les agents de la pénétration coloniale qui s'esquisse dans la région.

Descendant d'un aïeul Ogaden établi et marié chez les Dolbahanta, Mohammed 'Abdillé Hassan naît dans le pays de ces derniers. Dans sa prime jeunesse, il se distingue dans l'étude du Coran et, dès l'âge de quinze ans, capable d'enseigner à son tour et reconnu comme un *cheikh*, il décide de se consacrer à la religion. Selon la coutume musulmane, il voyage en vue de perfectionner ses connaissances et sa vie spirituelle ; il visite Harrar, Mogadiscio, le Sou-

* Ancien Directeur du Centre de Hautes Etudes administratives sur l'Afrique et l'Asie modernes, Professeur aux Instituts d'Etudes politiques de Paris, Lyon et Grenoble.

** Dans toute la présente étude, la transcription « 'Abdillé » a été adoptée comme plus conforme à la prononciation somalie qu'« Abdallah » (N.D.L.R.).

(1) Ainsi, par exemple, dans F. M. PAREJA, *Islamologie*, Imprimerie Catholique, Beyrouth, 1964, p. 324-325 et 783, et à l'index, p. 1117.

(2) I. M. LEWIS. — *The Modern History of Somaliland, from Nation to State*, Weidenfeld et Nicholson, London, 1965, p. 81. D'une façon générale, nous suivons ici cet auteur, en ce qui concerne les faits relatifs à Mohammed 'Abdillé Hassan.

dan qui se trouve alors sous la domination d'Abdellahi, *khalifat* et successeur du *mahdî*, et Nairobi ; rentré vers 1891 chez les Dolbahanta, il épouse une femme Ogaden. Vers 1894, il se rend, avec plusieurs compagnons, en pèlerinage à la Mecque, visite aussi Jérusalem, et passe un an à Hedjaz.

Précédemment sous l'influence, et sans doute dans l'obédience, de la confrérie Qadiriya, puissamment établie dans le Nord du pays somalien, Mohammed 'Abdillé Hassan reçoit alors l'enseignement d'une confrérie d'origine plus récente qui avait d'ailleurs commencé d'essaimer dans le pays somalien, l'Ahmadiyya (3). Il s'attache plus particulièrement à une « branche militante » (4) de cette confrérie, la Salihya, fondée à la Mecque par le *sayyed* Mohammed Salih (1835-1917), dont il fait son maître et dont il prêche la doctrine puritaine en pays somalien, et initialement à Berbera.

Mohammed 'Abdillé Hassan se pose dès lors en adversaire déterminé de la Qadiriya, qu'il estime laxiste ; il condamne, en particulier, l'usage du *kât*, qui servait d'adjuvant mystique aux maîtres somaliens de cette voie (5). On rapporte que, vers 1897, il participe à Berbera à un colloque religieux, au cours duquel il est interrogé par le principal chef local de la Qadiriya, le *cheikh* Maddar (1825-1917) et par son ancien maître, le *cheikh* 'Abdillé Aroussi ; questionné sur son affiliation, Mohammed 'Abdillé

(3) Cette confrérie Ahmadiyya (qu'il ne faut pas confondre ni avec l'Ahmadiyya ou Badawiya fondée au XIII^e siècle à Tanta et encore populaire en Egypte, ni avec l'Ahmadiyya beaucoup plus connue et largement répandue, fondée à la fin du XIX^e siècle au Pendjab par Mirza Ghoulam Ahmed), est parfois appelée Mohammadiya, ou Idrissiya (ainsi dans H. LAOUST, *Les Sectes dans l'Isiam*, Payot, Paris, 1965, p. 353). Elle a été fondée au Hedjaz par un Marocain, le *sayyed* Ahmed ibn Idriss al Fasi (1760-1837)). Il est curieux de constater que le fondateur de la Senoussiya (dont le chef actuel règne sur la Libye), le *sayyed* Mohammed ibn Ali as Senoussi al Idrissi (1787-1859), a lui-même reçu à la Mecque, entre 1830 et 1837, les enseignements de ce *sayyed* Ahmed ibn Idris, qu'il tenait pour son cousin dans la lignée du Prophète, et a tiré de ses principes

Hassan rappelle que chaque génération de Musulmans connaîtra un Rénovateur, un « Maître du Temps », et il affirme que pour la présente génération il s'agit du *sayyed* Mohammed Salih, dont il suit la Voie (6). Peu écouté sans doute par les gens de Berbera, que le commerce, favorisé par la récente présence britannique, commence à enrichir et qui s'accommodent mieux de la Voie plus aisée de la Qadiriya, Mohammed 'Abdillé Hassan s'éloigne d'une atmosphère qu'il estime marquée de décadence spirituelle ; il s'établit en 1898 chez les Dolbahanta, il y fonde un oratoire où il prêche la Voie Salihya, et il met ses contribuables en garde contre la pénétration chrétienne dont il a observé les premières activités missionnaires (7).

Parallèle avec le mahdî Mohammed Abdallah du Soudan.

Assurément informé sur le mouvement mahdiste du Soudan, tant par son voyage dans ce pays que par les commentaires qui en étaient faits à l'époque sur les rivages de la Mer Rouge, Mohammed 'Abdillé Hassan a sans doute puisé des encouragements dans cet exemple. Le *mahdî* soudanais, Mohammed Abdallah, procède d'ailleurs, comme lui-même, d'une réaction spirituelle puritaine contre l'ambiance confrérique locale, mais dans des conditions de fait assez différentes.

mystiques les bases de l'ordre qu'il a lui-même fondé aussitôt après la mort de ce maître. On notera encore que le fils et premier successeur du fondateur de la Senoussiya, le *sayyed* Mohammed al Mahdi as Senoussi (1844-1901), alors établi à Djaraboub dans le Sud de la Cyrénaïque, a, au début de 1884, dénoncé comme imposteur le mahdi du Soudan Mohammed Abdallah (cf. J. DARMESTETER, *Le Mahdi, depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours*, E. Leroux, Paris, 1885).

(4) I. M. LEWIS, *op. cit.*, p. 65.

(5) *Ibid.*, p. 66 et note 4, p. 211.

(6) Voir le récit détaillé de ce colloque dans I. M. LEWIS, *op. cit.*, p. 66-67.

(7) Cf. une anecdote citée par I. M. LEWIS, *op. cit.*, p. 67.

Fils d'un artisan, charpentier de barques à Dongola sur le Nil, Mohammed Abdallah (1843-1885) grandit sous l'influence de la Qadiriya ; et il faut d'ores et déjà noter que c'est dans les régions du Soudan où domine la Qadiriya que lui-même, et ses descendants, fonderont le plus aisément leur autorité, tandis que celle-ci sera plus discutée, voire ultérieurement mise en échec, dans la partie orientale du pays soumise à l'influence de la confrérie mecquoise, rivale et plus récente, de l'Amirghaniya [ou Mirghaniya] (8). Cependant, Mohammed Abdallah se détache dès 1861 de la Qadiriya pour suivre la Sammaniya qui, sous l'autorité du *cheikh* Mohammed ach Charif, procède des Voies Qadiriya et Chadhliya (9). Il s'éloigne bientôt du *cheikh* d'Eba, au sud de Khartoum, où il vit en ermite, mais non sans attirer de nombreux visiteurs pieux que son exemple édifie ; dans sa prédication, il attaque l'Amirghaniya, mais non les Voies de ses affiliations précédentes, qu'il ne semble jamais avoir expressément reniées. En 1881, ayant atteint « l'âge de la prophétie », menant une exemplaire vie de prières et de pénitence, portant au demeurant divers signes physiques que la tradition musulmane tient pour caractéristiques (10), désigné par son nom même qui est celui du Prophète (11), il semble se donner pour le *mahdî* attendu et il est reconnu pour tel, en particulier après le sanglant échec infligé par ses fidèles aux soldats envoyés par le gouverneur de Khartoum pour se saisir de lui.

La différence essentielle entre les deux personnages, durant leur période de formation, nous paraît résider dans le contraste entre l'attitude de Mohammed Abdallah, qui après diverses recherches s'isole des influences confrériques, et celle de Mohammed 'Abdillé Hassan, dont le choix se fixe sur un maître tenu par lui pour le Rénovateur et dont il suit fidèlement la Voie.

Mohammed 'Abdillé Hassan s'est-il donné et a-t-il agi comme mahdî ?

Selon M. I. M. Lewis, « des rapports administratifs ont prétendu que le *cheikh* Moham-

med avait alors (vers 1899) pris le titre de *mahdî*. Mais, bien que la connaissance largement répandue des événements antérieurs du Soudan, et la sympathie pour les coreligionnaires de là-bas aient certainement contribué à l'essor de la campagne de *cheikh* Mohammed, il n'y a pas de preuve distincte qu'il ait jamais, en fait, réclamé ce titre. En effet, d'après toutes les sources somaliennes dignes de foi, et dans ses lettres et ses poèmes, il s'appelait lui-même *sayyed*... Ses partisans, à leur tour, furent bientôt connus partout dans le pays simplement comme « les derviches », ce terme de « derviche » étant généralement appliqué dans le Somaliland aux adhérents de l'ordre Salihya (12).

La croyance en l'avènement du *mahdî*, « le Bien Dirigé » par Dieu, normale dans l'Islam chiite qui attend la réapparition de l'*imâm* caché, procède dans l'Islam sunnite de traditions relativement tardives, complexes et contaminées d'influences judaïques et chrétiennes. Selon les dires attribués au Prophète, « querelles et disputes séviront parmi les hommes, mais ensuite le *mahdî* viendra... Ce sera un de mes descendants... Il remplira le monde d'équité et de justice, comme il a été abreuvé de tyrannie et d'oppression... Il gouvernera selon l'exemple de votre Prophète, et il donnera à l'Islam force et stabilité. » Ou encore : « Quand bien même le monde n'aurait qu'un jour encore à vivre, certes Dieu prolongerait ce jour jusqu'il

(8) Nous nous permettons de renvoyer, en particulier pour les développements récents, à notre article : « Le Soudan cherche son équilibre », *Études*, Paris, juillet 1969, p. 13-27.

(9) D'origine marocaine (XIII^e siècle), la Chadhliya a donné naissance à un grand nombre de branches ; un spécialiste de l'Islam marocain en dénombre dix-neuf pour le Maghreb, cf. Georges DRAGUE (G. SPILLMANN), *Esquisse d'Histoire religieuse du Maroc*, Cahiers de l'Afrique et l'Asie, Paris, s. d., p. 277-278.

(10) Cf. J. DARMESTETER, *op. cit.*, p. 87 et note 63, p. 119.

(11) Il faut reconnaître que Mohammed 'Abdillé Hassan bénéficiait du même privilège. Mais l'a-t-il expressément invoqué ?

(12) I. M. LEWIS, *op. cit.*, p. 69-70.

suscite un homme à moi, ou un membre de ma famille, dont le nom sera le même que le mien, et dont le père portera le même nom que mon père... Le *mahdî* sera de mon peuple ; s'il doit faire un court séjour, il restera sept ans, sinon neuf. Mon peuple jouira pendant ce temps d'un bien-être tel qu'on n'en a jamais entendu de pareil : la terre produira toute chose bonne à manger, et ne leur refusera rien ; l'argent sera comme ce que l'on foule aux pieds, et un homme se lèvera et dira : ô *mahdî*, donne-moi ! et le *mahdî* répondra : prends ! »

Selon le professeur Henri Laoust, qui regrette qu'une étude approfondie de la doctrine du *mahdî* du Soudan et de ses origines n'ait pas encore été faite, « appelé à refaire l'unité de l'Islam, le *mahdî* avait pour mission d'appeler à lui (*hijra*) tous ceux que révoltaient les régimes corrompus dans lesquels ils vivaient et de les inciter à combattre ensemble (*jihâd*) pour le triomphe de la vérité. Il était ainsi, à la fois, l'interprète qualifié des sources traditionnelles de la Loi, le Coran et le *hadîth*, et, à l'exemple du Prophète, le chef religieux et politique de la communauté des croyants qu'il lui appartenait de conduire au succès dans ce monde et au salut dans l'autre... Le *mahdî* était aussi le défenseur par excellence de la loi révélée... La lutte contre les innovations condamnables était de rigueur, en particulier contre le culte des saints et la sorcellerie. Le puritanisme de la doctrine qui rappelle, par certains côtés, le wahabisme, frappait d'interdiction les parures, la musique, le tabac et la célébration trop luxueuse des noces. La doctrine mahdiste avait un caractère social très accusé. Le *mahdî* s'attachait à rappeler que tous les croyants étaient égaux devant Dieu, que le pauvre était l'égal du riche... » (13)

Comme le *mahdî* du Soudan, Mohammed 'Abdillé Hassan instaure un sévère puritanisme, aux conséquences d'ailleurs désastreuses, inspiré de son interprétation étroite de la loi musulmane originelle. Mais, si c'est bien là un trait du mahdisme, ce n'est nullement une caractéristique exclusive de ce genre de mouvement : tout Rénovateur cyclique de l'Islam, tout dis-

ciple exalté d'un de ces Rénovateurs se juge appelé à faire de même. Mohammed 'Abdillé Hassan impose une stricte pratique musulmane, une discipline absolue, une éthique sexuelle rigide, et il applique avec rigueur les peines corporelles prévues par la Loi islamique... « son pouvoir, en dernier lieu, a un caractère indubitablement tyrannique » (14). Après l'accord d'Illig (5 mars 1905), il établit en territoire sous protectorat italien ce que M. I. M. Lewis appelle... « une espèce de petit Etat théocratique » (15) ; mais son pouvoir « est toujours resté de nature personnelle et ne s'est jamais développé en forte organisation hiérarchique » (16), et notre auteur conclut que, « en dépit de ses grands dons de chef, il n'aurait pu fonder un Etat théocratique stable » (16). Pour ceux qui le suivent, il substitue la rigoureuse Loi musulmane à la plus souple coutume tribale, « remplace les loyalismes traditionnels de clans par l'allégeance à sa cause, et les forces des derviches étaient organisées en unités largement dépourvues de bases fondées sur les clans » (17) ; nous aurons à examiner plus loin la mesure dans laquelle cela pourrait signifier que l'action de Mohammed 'Abdillé Hassan s'est soustraite aux conditions du monde tribal.

En revanche, tandis que le *mahdî* du Soudan s'est initialement soulevé contre un pouvoir musulman qu'il estimait corrompu, celui des Egyptiens qu'en raison de l'allégeance des Khédives du Sultan il considère comme des Turcs, qu'il n'a eu à combattre les Anglais que parce qu'ils venaient à la rescousse et lui apparaissaient d'ailleurs alors comme les ennemis de l'Islam (18), et qu'il a ambitionné une domination musulmane s'étendant jusqu'à Constanti-

(13) H. LAOUST, *op. cit.*, p. 351-352.

(14) I. M. LEWIS, *op. cit.*, p. 80.

(15) *Ibid.*, p. 73.

(16) *Ibid.*, p. 81.

(17) *Ibid.*, p. 83.

(18) Les Mahdistes du Soudan semblent avoir pris Gordon, leur adversaire britannique, pour le *dëddjâl*, l'Antéchrist ; cf. J. DARMESTETER, *op. cit.*, p. 92 et note 69, p. 117.

noble et même jusqu'à l'Inde, Mohammed 'Abdillé Hassan a des vues moins amples et moins radicales.

En 1899, après avoir suscité un rassemblement tribal à Bourao, le *sayyed* déclare le *jihâd* contre les Britanniques et les Ethiopiens, mais il lui faut « faire un raid contre deux établissements religieux d'une petite branche de l'Ordre Ahmadiyya qui avaient montré peu d'enthousiasme pour (son) *jihâd* » (19) ; quelques mois plus tard, il envoie une lettre de défi au consul général britannique, qui le déclare rebelle ; l'année suivante, il combat une petite colonne éthiopienne, et de 1901 à 1904 il est traqué par plusieurs expéditions britanniques, occasionnellement aidées par les Ethiopiens et les Italiens, qui l'acculent à traiter à Illig, en 1905, pour obtenir son établissement en territoire sous protectorat italien ; il lui est seulement concédé autorité sur ses partisans, liberté religieuse et possibilité de commerce. Il ne reprend ensuite l'initiative que sous forme de raids sur des tribus hostiles. En 1913-1914, c'est l'Empereur pro-musulman d'Ethiopie, Lij Yassous, qui, rêvant de créer un vaste empire musulman dans l'Afrique orientale, prend langue avec lui et lui procure un peu d'aide ; bientôt les Turcs tentent aussi d'avoir son concours contre les Alliés, et, « en 1917, l'administration italienne de la Somalie intercepte un document venant du gouvernement turc, qui assure le *sayyed* de son appui et le nomme Emir de la nation somalienne » (20).

En toutes ces circonstances, Mohammed 'Abdillé Hassan ne joue guère le personnage que l'on attendait d'un *mahdî*, et il n'est nullement traité comme tel par ceux-là mêmes qui cherchent à lier leurs efforts aux siens.

Dissentiments confrériques autour de Mohammed 'Abdillé Hassan.

En tant que chef religieux, Mohammed 'Abdillé Hassan, non seulement rencontre l'opposition des fidèles des voies rivales, mais encore il est loin d'avoir toujours l'appui du

maître de la Salihya, auquel il s'est, comme nous l'avons vu, rattaché.

Après sa proclamation de *jihâd* de 1899, le *sayyed*, ainsi que nous l'avons signalé ci-dessus, attaque des membres de l'Ahmadiyya qui avaient répugné à le suivre. En 1909, un membre du clan Haber Toljaala, Haji Abdallah Cheheri, qui était son agent à Aden et avait joué un rôle important dans la négociation de l'accord d'Illig, mais commençait à perdre foi en sa mission, se laisse persuader par les autorités italiennes de se rendre auprès du *sayyed* Mohammed Salih ; il obtient de ce dernier une lettre blâmant Mohammed 'Abdillé Hassan pour ses violations de la loi islamique et le menaçant de le désavouer s'il ne s'amendait pas ; le document n'est pas seulement remis à son destinataire, mais rendu public ; M.I.M. Lewis estime cependant que, s'il eu « quelque effet », il n'a pas « sérieusement affaibli (le) mouvement » (21). En 1920, après le bombardement de Taleh et le repli de Mohammed 'Abdillé Hassan dans l'Ogaden, les Britanniques suscitent l'envoi auprès de celui-ci d'une déléation de paix comprenant, avec des chefs tribaux Isaq, « le fils du cheikh Maddar, cheikh Abdillahi, représentant l'Ordre Quadiriya, (et) le cheikh Ismaïl cheikh Isaq du clan Dolbahanta, représentant officiel du *sayyed* Mohammed Salih dans le Somaliland du Nord. Comme beaucoup d'autres, ce chef religieux avait joué, apparemment, un rôle passablement équivoque dans les affaires publiques compliquées de cette période. On dit qu'il avait clandestinement soutenu le *sayyed*, mais il paraît aussi avoir trempé dans la lettre Salihya de la Mecque dénonçant les derviches (22). Les émissaires sont mal accueillis, subissent diverses avanies, et voient leur offre rejetée.

Commentant le mouvement dans son ensemble, M.I.M. Lewis conclut que « beaucoup de fidèles de la Salihya n'ont pas suivi (le

(19) I. M. LEWIS, p. 69.

(20) *Ibid.*, p. 78.

(21) *Ibid.*, p. 75.

(22) *Ibid.*, p. 79-80.

sayyed), et il n'a pas prétendu être le seul représentant du *sayyed* Mohammed Salih dans le Somaliland. D'ailleurs, bien que son organisation ait disparu après sa mort, la confrérie Salihya, qui avait existé en dehors de son mouvement aussi bien qu'à l'intérieur de celui-ci, a subsisté ensuite et a eu une grande expansion » (23). L'auteur ajoute : « Il est important de souligner que, quoique le *sayyed* Mohammed Salih lui-même ait pu avoir pensé de son turbulent disciple Mohammed 'Abdillé Hassan est demeuré, à sa façon, fidèle à sa Voie. C'était avec, sur les lèvres, les mots d'un hymne à la louange du fondateur de la Salihya, que les derviches attaquaient au combat. Et, bien que le véritable caractère des relations du *sayyed* Mohammed 'Abdillé avec le quartier général de son ordre à la Mecque n'ait pas été entièrement élucidé, et pourrait bien ne l'être jamais, le *sayyed* Mohammed Salih aurait sûrement pu désavouer de façon plus tranchante son pupille du Somaliland s'il avait décidé de le faire » (24). En revanche, l'opposition de la Qadiriya au *sayyed* a été très vive ; elle s'est étendue aux branches méridionales de cet ordre, dont le chef, cheikh Ouways Mohammed de Brava, dénonçait les derviches comme des hérétiques voués à la damnation.

Sur le plan religieux, Mohammed 'Abdillé Hassan apparaît donc comme un prédicateur activiste étroitement lié à une Voie mystique dont les dirigeants hésitaient à le désavouer tout à fait, et complètement rejeté par les confréries rivales. Vraiment tenu pour un *mahdî*, le personnage aurait su dépasser les cadres de ces organisations.

Mohammed 'Abdillé Hassan dans le milieu tribal.

Durant toute sa carrière, Mohammed 'Abdillé Hassan vit, traite et lutte dans le cadre tribal ; il n'a pu, nous l'avons remarqué ci-dessus, se faire au climat urbain de Berbera.

Appartenant, par son grand-père Ogaden et sa mère Dolbahanta, au clan Darod, il tente

à diverses reprises, mais jamais avec un succès durable, d'agir aussi sur les Haber Younis et Haber Toljaala du clan Isaq, voisin à l'ouest. En avril 1899, il réconcilie les Haber Younis et les Haber Toljaala avec les Dolbahanta, et il fait appuyer par l'ensemble, dans l'assemblée de Bourao, son appel au *jihâd* ; comme le chef des Haber Younis se montre peu enthousiaste, il le fait remplacer, et, durant l'année, il poursuit son effort de recrutement dans cette tribu. Mais il est alors abandonné par une partie des Dolbahanta : le chef d'une de leurs deux fractions principales, Ali Farah, se rallie aux Britanniques, demande leur aide, contre les derviches, et cherche aussi l'appui des Majerteyn du Sud. Mohammed 'Abdillé Hassan tente alors de faire assassiner Ali Farah, ce qui a pour effet d'éloigner davantage les Dolbahanta ; il se replie donc sur les Ogaden, et il épouse la fille d'un de leurs chefs ; objet d'une tentative d'assassinat, il fait exécuter les conjurés et, à la faveur d'ailleurs de la lutte contre les Ethiopiens, il assoit davantage ainsi son influence sur ce groupe. En juin 1900, il est de la sorte en mesure de lancer un raid de mille cavaliers sur les Isaq, en permanent conflit de pâturages avec les Ogaden, et de leur enlever 2.000 chameaux.

Durant la paix d'Illig, le *sayyed* agit par émissaires auprès de diverses tribus, et en 1907-1908 il pousse les Warsangeli, tribu côtière du clan Darod, contre les Britanniques ; sa propagande s'exerce en grande partie, selon le mode traditionnel, par la diffusion de poèmes de circonstance, qu'il compose avec talent ; à ce moment il est, comme nous l'avons noté, abandonné par Haji Abdallah Cheheri des Haber Toljaala. Après la reprise de son activité offensive, les Britanniques se replient sur la côte, en 1910, en armant contre lui les Isaq ; sans doute espéraient-ils, estime M. I. M. Lewis, susciter contre lui un chef rival, mais cette

(23) *Ibid.*, p. 81.

(24) *Ibid.* p. 84.

manœuvre échoue. L'erreur des Britanniques, pense cet auteur, consistait à croire « que le *sayyed* Mohammed était simplement un chef de clan ou de tribu, de type habituel bien que de taille, et dont le rôle politique se situait dans le champ de la politique interne des clans somaliens. Evidemment la vérité, tout au contraire, était que le *sayyed* occupait une position unique, en tant que figure nationale faisant appel au sentiment patriotique des Somaliens en tant que Musulmans, quels que soient leurs clans ou leurs allégeances de famille » (25) ; nous reviendrons plus loin sur certains des termes de cette appréciation. Quoiqu'il en soit, les luttes de clans reprennent de plus belle, le pays tombe dans le chaos et la famine, et le *sayyed* recrute de nouveaux adeptes ; les Britanniques s'efforcent de contrecarrer, par la création d'un corps chamelier, ses raids contre les éléments qui leur sont ralliés.

En 1920, après le bombardement de Taleh, les chefs Isaq sont associés à la délégation de personnages religieux qui s'efforcent vainement d'amener Mohammed 'Abdille Hassan à résipiscence. Aussitôt après, les derviches attaquent des Isaq au pâturage auprès de la frontière éthiopienne ; les Isaq ripostent par « un assaut tribal massif » (26) dans l'Ogaden ; les derviches sont défaits, mais le *sayyed* s'échappe, pour mourir peu après d'une maladie infectieuse.

Concluant au sujet de l'attitude de Mohammed 'Abdille Hassan à l'égard du milieu tribal, M. I. M. Lewis s'exprime comme suit : « Bien que sa tâche ait été de créer un mouvement national dépassant les divisions de clan, il lui avait été nécessaire, pour atteindre ce but, d'adapter sa tactique aux réalités de la vie somalienne. C'est pourquoi, avec une habileté consommée, il a employé tous les procédés de la politique somalienne ; utilisant, lorsque cela semblait profitable, ses liens avec les gens de son clan paternel, et en appelant en d'autres occasions à ses parents maternels, et tirant aussi plein avantage de ces liens directs qu'il forgeait par ses nombreux mariages politiques. Bien que des représentants de tous les clans

somaliens du Nord aient figuré parmi ses partisans, et que ses principaux lieutenants n'aient pas appartenu à un seul clan, il n'est pas surprenant que ce soit des hommes de son clan paternel des Darod qu'il ait tiré son appui le plus constant. C'était en partie fortuit, car les Isaq, qui se sont montrés en général, les moins disposés à suivre le *sayyed*, se trouvaient beaucoup plus solidement dans l'orbite du contrôle britannique effectif. Néanmoins, le *sayyed* n'a jamais pardonné ce qu'il regardait comme une trahison de sa cause, et dans ses polémiques poétiques il les a constamment décriés, disant d'eux, dans un de ses fameux poèmes : le destin des Isaq est de demeurer pour toujours stupides comme des ânes » (27).

Cette formule lapidaire employée par le *sayyed*, flétrissant un particularisme de clan, ne révèle-t-elle pas une sensibilité dominée par les passions tribales. Tout en s'efforçant de faire appel à des sentiments d'un ordre différent, ferveur musulmane accrue et horreur de la domination étrangère, Mohammed 'Abdille Hassan n'a guère pu agir qu'en jouant sur les aspects tribaux de la société somalienne. A-t-il eu vraiment la volonté de conduire ces hommes de tribu, au-delà de l'instinct particulariste de la liberté de clan, vers des conceptions plus larges ? Sur le plan religieux, cela semble indéniable : il entendait rassembler dans une foi plus pure, plus exigeante et plus active, tous les Musulmans à sa portée. Mais pouvait-il concevoir, à l'époque de passer sur un plan patriotique et national ?

Mohammed 'Abdille Hassan précurseur du nationalisme somalien ?

De cette vocation nationale consciente du *sayyed*, M. I. M. Lewis semble persuadé. Nous avons déjà cité, ci-dessus, son appréciation glo-

(25) *Ibid.* p. 76.

(26) *Ibid.*, p. 80.

(27) *Ibid.*, p. 82-83. Le mahdi du Soudan a également renforcé son influence politique en épousant une fille de l'émir du Darfour.

bale du personnage : « figure nationale faisant appel au sentiment patriotique des Somaliens », écrit-il, non sans d'ailleurs ajouter, ce qui semble modifier un peu la perspective : « en tant que Musulmans » (28). Plus loin, il parle de son « patriotisme » (29) ; il évoque, nous l'avons dit, sa tâche consistant à « créer un mouvement national transcendant les divisions de clan » (30). Et, constatant son incapacité à fonder un État théocratique stable, il ajoute enfin : « C'était suffisamment difficile de créer un mouvement national très fluide et quelque peu organisé. Et ce qui est remarquable, c'est que celui-ci ne s'est pas écroulé avec sa mort, mais qu'il a même réussi à l'établir pour tout de bon » (31). L'auteur n'indique pas, ce qui semblerait plus probant, si les termes de nation et de patriotisme figurant dans les appels du *sayyed*.

Mais l'idée de nation pouvait-elle, d'ores et déjà, être conçue, et le sentiment patriotique ressenti dans le pays somalien du début de ce siècle ? N'est-il pas quelque peu artificiel de recourir à ces notions pour caractériser l'entreprise de Mohammed 'Abdillé Hassan ? Celui-ci semble, à travers sa pathétique histoire, avoir été profondément engagé dans des réalités tribales qu'il s'efforçait d'utiliser au mieux, et poussé par une ferveur musulmane qu'il cultivait dans un cadre confrérique étroit. Certes, il a essayé d'aller au-delà de ces limites, et d'inspirer, aux hommes de son voisinage, pour la défense de l'Islam et des libertés naturelles, un effort commun : objectivement, il paraît difficile d'adopter, dans l'analyse de cette attitude, des formules plus précises.

Reste, sans doute, que cette entreprise a en effet préparé l'avènement du nationalisme et du patriotisme somaliens. Il est donc naturel que, rétrospectivement, les nationalistes somaliens d'aujourd'hui reconnaissent, en Mohammed 'Abdillé Hassan, un précurseur ; ils le font en effet. Citons une fois encore M. I. M. Lewis : « Avec toutes ces campagnes sanglantes dans lesquelles les derviches combattirent, souvent contre d'autres Musulmans somaliens, c'est sous cet éclairage, comme un héros national et un avant-coureur du nationalisme somalien moderne, que la masse de ses compatriotes se souvient de lui, plutôt que comme un *cheikh* et un saint très vénérable. C'est dans ce sens que ses exploits patriotiques sont loués aujourd'hui, même par les descendants de ceux qui ont le plus souffert pendant la période des derviches, et même par les sectateurs de la Qadiriya. » (32)

Au demeurant, Mohammed 'Abdillé Hassan était aussi un poète. Il est juste qu'aujourd'hui il soit vu par les siens « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ».

(28) *Ibid.*, p. 76.

(29) *Ibid.*, p. 81.

(30) *Ibid.*, p. 82.

(31) *Ibid.*, p. 81.

(32) *Ibid.*, p. 84. Le *mahdî* du Soudan est également tenu, sur place, pour le précurseur du nationalisme. Son fils posthume, sir Abderrahmane al Mahdî, a été un des artisans principaux de l'indépendance soudanaise, et il a fondé un parti politique, l'Oumma, que ses descendants ont dirigé après lui ; cf. notre article précité.